Au bout de la longue table

D'une place à table à une place dans la vie de quelqu'un



Laura Bellini

Au bout de la longue table

D'une place à table à une place dans la vie de quelqu'un

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903629

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les règles autour d'une même table 12
Chapitre 2 - Le goût de la confiance 24
Chapitre 3 - Quand la porcelaine se fissure 37
Chapitre 4 - Après les heures de travail 49
Chapitre 5 - Le droit de dire non 61
Chapitre 6 - Entre deux respirations 72
Chapitre 7 - Ce que nous n'avions pas dit 85
Chapitre 8 - Là où l'on n'a pas besoin de faire semblant 95
Chapitre 9 - Douze places, une seule décision 105
Chapitre 10 - Une place pour deux 117
Chapitre 11 - Un matin sans se presser 128
Chapitre 12 - Le prix d'une bonne idée 138
Chapitre 13 - Les attentes des autres 149
Chapitre 14 - Le poids de la vérité 161
Chapitre 15 - Une promesse faite pour deux 173
Chapitre 16 - La place vide 186
Chapitre 17 - De mes propres mains 196
Chapitre 18 - Le prix de la liberté retrouvée 207
Chapitre 19 - Ce qui nous appartient vraiment 219
Chapitre 20 - Une place à table, une place dans la vie 231

INTRO

J'avais placé la première chaise à exactement trente centimètres du mur. La deuxième un peu plus près de la table, parce qu'une des lames du parquet était irrégulière et que je ne voulais voir personne vaciller pendant le dîner. Devant la troisième, je m'étais attardée plus longtemps. Non pas qu'elle ait eu quoi que ce soit de particulier. Je n'arrivais tout simplement pas à décider si je devais l'installer face à la fenêtre ou la laisser entre les deux autres.

Je savais que c'était absurde. J'avais trente-six ans, mon propre atelier de céramique, un crédit pour un four dont les mensualités se rappelaient à mon bon souvenir avec plus d'efficacité qu'un réveil, et voilà que je réfléchissais à l'emplacement d'une chaise comme si mon avenir en dépendait.

D'une certaine manière, c'était le cas.

La longue table en chêne occupait presque tout le centre de l'atelier. Je l'avais achetée à un menuisier des environs de Świdnica, qui avait passé une demi-heure à essayer de me convaincre que le plateau était trop lourd pour une femme seule. Je n'avais évidemment pas l'intention de le porter toute seule, mais j'avais aimé son allure d'objet que personne ne pourrait déplacer facilement. Après des années passées à travailler sur les commandes des autres, j'avais besoin de quelque chose de stable. D'un endroit où ce serait moi qui déciderais de ce qu'on y créerait, de qui pourrait y entrer et du moment où l'on pourrait enfin fermer la porte.

Derrière les fenêtres, la pluie de novembre brouillait la vue sur les collines. Le vieil atelier de briques se trouvait à la périphérie d'une petite ville, non loin de Wałbrzych.

Autrefois, il avait abrité une menuiserie. Désormais, il sentait l'argile, le bois, la chaleur du four et une légère note de romarin que je faisais sécher au-dessus du plan de travail de la cuisine.

Je disposai la dernière assiette sur la table. Son bord était irrégulier et son émail avait la couleur d'un vin rouge sombre. Sous la lumière de la lampe, sa surface paraissait presque veloutée.

C'était précisément ce genre de pièces que je voulais créer davantage.

Pas des centaines d'assiettes identiques fabriquées sur commande. Pas des services élégants destinés à être photographiés pour des catalogues. Je voulais une céramique que l'on aurait envie de toucher avant la première bouchée, dont on remarquerait le poids d'un bol et la ligne imparfaite de son rebord. Je voulais voir mes créations prendre part à de véritables rencontres.

C'était pour cela que j'avais imaginé ces dîners.

Douze places autour d'une même table. Une fois par mois. Des plats simples préparés sur place, des conversations sans précipitation, de la vaisselle créée spécialement pour chaque soirée. Le premier dîner devait avoir lieu dans trois semaines.

Neuf noms figuraient déjà sur la liste des invités.

Il ne manquait plus qu'un cuisinier.

Mon téléphone vibra sur le rebord de la fenêtre.

— Apolonia, je t'en supplie, décroche ! lança Marta avant même que j'aie eu le temps de la saluer.

Mon amie avait un talent particulier pour commencer les conversations en plein milieu de l'histoire.

— Si tu appelles pour les chaises, je les ai toutes.

— Je t'appelle au sujet de l'homme qui pourrait te sauver.

— Je n'ai pas besoin qu'on me sauve.

— Tu as besoin de quelqu'un qui puisse préparer un dîner pour douze personnes sans mettre le feu à ta cuisine ni réclamer la moitié des recettes.

Je passai le doigt sur le bord de l'assiette.

— Sur ce point, tu as raison.

— Il s'appelle Wawrzyniec Maj. Quarante et un ans, excellent cuisinier, il a travaillé à Wrocław. Maintenant, il mène ses propres projets. Je lui ai parlé. Il est intéressé.

— Qu'est-ce que tu entends par « intéressé » ?

— Qu'il sera chez toi dans quinze minutes.

Je me redressai.

— Marta.

— Avant que tu commences, je te préviens : je lui ai envoyé ton projet. Seulement la petite présentation que tu avais rédigée toi-même.

— Tu devais d'abord m'en parler.

— J'ai essayé pendant quatre jours. À chaque fois, tu me répondais que tu te débrouillais très bien.

Je regardai les neuf noms inscrits sur une feuille épinglée au tableau de liège.

— Parce que je me débrouille très bien.

— Alors considère ça comme un entretien avec quelqu'un qui souhaite faire ta connaissance sur le plan professionnel.

— Je déteste les surprises.

— Je sais. C'est pour ça que je t'ai prévenue quinze minutes à l'avance.

Elle raccrocha avant que je puisse répliquer.

Je restai un instant immobile, le téléphone à la main. Depuis six mois, je façonnais cet endroit selon ma propre vision. Chaque décision m'appartenait, de la couleur des murs à l'essence de bois choisie pour les étagères. Même lorsque l'argent venait à manquer, je trouvais une satisfaction profonde dans le fait de n'avoir personne à convaincre.

Et voilà qu'un inconnu allait entrer dans mon atelier et commencer à me parler d'une cuisine que je n'étais pas capable de réaliser moi-même au niveau d'exigence que j'avais fixé pour ces soirées.

Je n'aimais pas dépendre du savoir-faire des autres.

Surtout quand j'en avais réellement besoin.

J'eus juste le temps de ranger le carton de ma dernière livraison d'émaux, de me laver les mains et de remettre en place quelques mèches échappées du chignon approximatif que j'avais noué sur ma nuque avant d'entendre frapper.

J'ouvris la porte.

L'homme qui se tenait sur le seuil portait un manteau sombre. Ses cheveux étaient humides et il tenait un sac en papier dans une main. Il n'avait pas l'air de quelqu'un venu présenter ses réussites professionnelles. Il ressemblait plutôt à un homme qui rentrait du marché et qui, en chemin, aurait décidé de vérifier si un atelier existait réellement à l'adresse indiquée.

— Apolonia Kłos ? demanda-t-il.

— Oui.

— Wawrzyniec Maj. Marta prétend que vous avez besoin d'un cuisinier.

— Il arrive à Marta de confondre les besoins des autres avec son propre enthousiasme.

Un léger sourire apparut sur ses lèvres.

— Je connais ça. Elle m'a dit qu'il fallait absolument que je voie votre table.

Je m'écartai pour le laisser entrer. Il retira son manteau, en secoua soigneusement l'eau qui mouillait les manches, puis seulement promena son regard sur la pièce.

Il ne regarda d'abord ni le four ni les étagères chargées de céramiques.

Son attention se porta sur la table dressée.

— Douze places ? demanda-t-il.

— Exactement.

Il s'approcha. Il s'arrêta à l'extrémité du plateau, là où j'avais posé un bol appartenant à une collection encore inachevée.

— C'est beau, dit-il.

— Merci.

Il s'apprêta à prendre le bol, mais leva d'abord les yeux vers moi, comme pour me demander silencieusement la permission. J'acquiesçai. Il fit tourner la pièce entre ses doigts, en apprécia le poids, puis la plaça au creux de sa main avec un naturel qui donnait l'impression qu'il utilisait chaque jour des objets semblables.

— Ce n'est pas seulement une question d'esthétique, remarqua-t-il. Il tient bien dans la main. On aura envie de le garder entre les doigts plus longtemps que nécessaire.

Ce fut la première phrase de la soirée qui me surprit véritablement.

— C'est exactement ce que je voulais, répondis-je.

— Alors peut-être que nous parviendrons à nous entendre.

Il reposa le bol à l'endroit précis où il l'avait trouvé.

Ce ne fut qu'à cet instant que je remarquai qu'il ne semblait pas pressé de présenter ses propres idées. Il observait attentivement les lieux, comme s'il voulait les comprendre avant de proposer quoi que ce soit. Il avait une voix grave et posée, ainsi que de fines rides au coin des yeux qui se creusaient lorsqu'il souriait. Il n'était pas de ces hommes qui occupent immédiatement tout l'espace. Et pourtant, sa présence avait changé quelque chose dans la pièce.

— Qu'avez-vous apporté ? demandai-je en désignant le sac.

— Du pain. Du fromage. Des poires.

— Pour un entretien d'embauche ?

— Plutôt pour discuter autour d'une table. Je n'aime pas parler de nourriture le ventre vide.

J'éclatai de rire avant même d'avoir décidé si je voulais lui montrer que je le trouvais sympathique.

Il sortit une petite miche de pain, deux morceaux de fromage et quelques poires mûres. Il disposa le tout sur la planche que je lui tendis. Lorsqu'il voulut prendre un couteau, il suspendit son geste.

— Je peux ?

— Je vous en prie.

Il coupa le pain sans se presser, avec des gestes précis et économes. Il ne cherchait pas à transformer cette tâche toute simple en spectacle. Il me tendit la première tranche, garnie de fromage et d'une fine lamelle de poire.

Je goûtai.

Les saveurs étaient délicates, salées et sucrées à la fois. Quelque chose d'ordinaire, et pourtant d'une intensité inattendue.

— C'est bon, admis-je.

— Tant mieux. Pour le moment, je n'ai rien de plus convaincant à vous offrir.

Il ne s'assit que lorsque je lui désignai une chaise. Il choisit celle qui se trouvait au bout de la table, près de la fenêtre. Cette place que j'avais laissée vide toute la journée, sans savoir si elle devait seulement exister.

— Marta m'a dit que vous aviez un programme très précis, commença-t-il.

— C'est vrai.

— Je serais ravi de le découvrir. Mais avant de commencer, j'aimerais savoir une chose.

Je reposai le bol.

— Laquelle ?

— Est-ce que cette table doit servir votre projet, ou les personnes qui viendront s'y asseoir ?

Sa question me déplut. Non pas parce qu'elle était impolie. Au contraire, il l'avait posée calmement, sans la moindre provocation. Pourtant, elle venait de toucher quelque chose en moi que je n'arrivais pas immédiatement à nommer.

— L'un n'exclut pas l'autre, répondis-je.

— Je l'espère.

Dehors, la pluie redoubla d'intensité. Wawrzyniec rompit un morceau de pain et attendit ma réponse, comme si ce que j'allais dire comptait réellement pour lui.

Je regardai cet homme que je n'avais jamais eu l'intention d'inviter, puis cette chaise que, une heure plus tôt, j'avais voulu repousser contre le mur.

Pour la première fois depuis longtemps, j'eus le sentiment que quelqu'un pouvait discerner dans mon projet quelque chose que je n'avais pas encore réussi à voir moi-même.

Et c'était précisément ce qui me parut dangereux.

Car si je lui permettais de rester à cette table, saurais-je aussi lui faire une place là où, jusqu'à présent, je n'avais laissé entrer personne ?

Chapitre 1 - Les règles autour d'une même table

Le lendemain matin, je trouvai sur le plateau en chêne une feuille couverte de l'écriture caractéristique de Wawrzyniec, légèrement penchée.

« Douze personnes. Un dîner. Aucun invité ne doit se sentir moins important que les assiettes. »

En dessous, il avait ajouté son numéro de téléphone et une courte phrase : « Si tu souhaites toujours discuter d'une collaboration, je serai là jeudi à dix heures. »

Nous étions jeudi. Il était neuf heures dix-sept.

Je me demandai si je devais y voir une preuve d'assurance ou une simple étourderie. Wawrzyniec était parti tard la veille, après presque deux heures de conversation durant lesquelles nous avions trouvé le moyen de nous disputer sur le nombre de plats, la température des assiettes et l'intérêt de servir un repas dans des pièces de céramique que les invités pourraient acheter. Pourtant, nous n'avions rien décidé de définitif. Je lui avais simplement dit que je devais réfléchir à ses propositions.

Manifestement, il avait estimé qu'une nuit me suffirait.

Mon téléphone vibra avant que j'aie pu décider si j'allais l'appeler.

« Je peux apporter des légumes pour faire un essai. Il me suffit de savoir que tu ne me mettras pas à la porte. »

Je souris malgré moi.

« Je ne promets rien. Viens à dix heures. »

Sa réponse arriva presque immédiatement.

« Je prends le risque. »

Je reposai mon téléphone et regardai autour de moi. Dans la lumière du matin, tout paraissait différent de la veille, lors de sa première visite. Des saladiers inachevés occupaient les plans de travail, des pinceaux séchaient près de l'évier et, par la porte entrouverte de la réserve, on apercevait des cartons remplis d'argile. Ce n'était pas un endroit préparé pour accueillir des clients. C'était mon univers, avec son désordre, ses efforts et ses imperfections que je n'avais nullement l'intention de dissimuler à qui que ce soit.

À dix heures précises, j'entendis une voiture arriver.

Wawrzyniec entra avec deux cagettes de légumes. Il portait un pull sombre, les manches retroussées, et des chaussures encore marquées de boue. Il n'avait pas particulièrement l'air préoccupé par le fait de franchir pour la deuxième fois le seuil d'un lieu appartenant à une femme qui n'avait pas encore décidé si elle voulait travailler avec lui.

— Bonjour, Apolonia, dit-il.

Je m'immobilisai près de la table.

— On en est déjà à s'appeler par nos prénoms ?

— Hier, tu m'as dit que tu n'aimais pas qu'on t'appelle « Madame Kłos ». J'ai pensé que c'était une information à retenir.

Je ne sus quoi répondre. Je le lui avais effectivement dit. Il se souvenait également que je détestais le persil ajouté partout uniquement pour faire joli. J'avais du mal à déterminer si une telle attention était charmante ou dangereuse.

— Et si je ne me souvenais pas de t'avoir autorisé à m'appeler par mon prénom ?

— Je peux recommencer depuis le début.

— Ce ne sera pas nécessaire.

Il posa les cagettes sur un plan de travail libre et en sortit des carottes, du céleri-rave, des betteraves et quelques petites courges.

— J'aimerais voir comment tes pièces se comportent au contact des aliments chauds.

— Mes pièces se comportent parfaitement bien.

— Je te crois. C'est le comportement des aliments qui m'intéresse.

Je m'approchai de la table et sortis le classeur que j'avais préparé. Il contenait le programme détaillé du premier dîner, un exemple de menu, un budget prévisionnel et une maquette des invitations. Ces documents m'avaient occupée pendant davantage de soirées que je ne voulais l'admettre.

— Avant de commencer à cuisiner quoi que ce soit, nous devons établir des règles, déclarai-je.

Wawrzyniec regarda le classeur, puis moi.

— Ça a l'air sérieux.

— Parce que je prends ce projet au sérieux.

— Moi aussi.

J'ouvris la première page.

— Les dîners auront lieu ici. Douze personnes, une fois par mois. Un menu commun, sans modifications improvisées à la dernière minute. Chaque rencontre sera associée à une collection de céramiques différente. Les invités pourront découvrir le processus de fabrication et acheter certaines pièces.

— Et la nourriture ?

— Elle aura évidemment son importance.

— Je ne t'ai pas demandé si elle serait importante. Je t'ai demandé quelle place elle occuperait.

Je relevai les yeux.

— Je ne comprends pas.

Il posa les mains sur le bord de la table, en maintenant entre nous une distance confortable.

— Si tu invites des gens à dîner, la nourriture ne peut pas être un simple prétexte pour présenter tes céramiques. Les gens arrivent avec la faim au ventre. Ils apportent leurs histoires, leurs attentes, parfois une mauvaise journée. Ils doivent trouver autre chose qu'une exposition parfaitement conçue.

Je sentis monter en moi ce besoin familier de me défendre. Pendant des années, j'avais entendu des clients me dire que mes créations étaient trop simples, trop irrégulières ou pas assez élégantes. Et voilà que quelqu'un semblait suggérer que, même dans mon propre atelier, je risquais de les réduire à de simples objets décoratifs.

— Je n'organise pas une exposition, répondis-je froidement. Je veux créer une expérience qu'on ne trouve pas dans un restaurant.

— Alors nous voulons à peu près la même chose.

— Ce n'est pas l'impression que tu donnes.

— Parce que nous avons commencé par nous demander qui devait contrôler les détails, au lieu de réfléchir à ce que nous souhaitons offrir aux invités.

Je refermai le classeur.

— Wawrzyniec, je te connais depuis hier. Je ne peux pas te confier la moitié de mon projet simplement parce que tu sais préparer de bons sandwichs.

Il eut un petit rire.

— Ils étaient si bons que ça ?

— Ne change pas de sujet.

Il retrouva son sérieux.

— Je ne demande pas la moitié de ton atelier. Je demande à pouvoir assumer la responsabilité de mon propre travail. Si je dois préparer les repas, j'ai besoin de liberté pour composer le menu et du droit de dire qu'une idée ne fonctionnera pas.

— Et si je ne suis pas d'accord avec ton jugement ?

— Nous en discuterons. Tu connais la céramique, je connais la cuisine. Nous ne sommes pas obligés de prétendre tout savoir sur tout.

Il n'y avait aucune condescendance dans sa voix. Cela m'agaçait davantage que s'il avait essayé de me dominer. Il aurait été beaucoup plus facile de refuser de travailler avec un homme arrogant. Mais Wawrzyniec parlait calmement, et ses arguments avaient du sens.

Pendant un moment, nous nous observâmes par-dessus la table.

— J'ai une condition, finit-il par dire.

— Une seule ?

— Pour commencer.

Je croisai les bras.

— Je t'écoute.

— Pendant les dîners, personne ne doit être traité comme un client potentiel d'une boutique. Si quelqu'un s'intéresse aux pièces, tant mieux. Mais je ne veux pas que tu interrompes une conversation sur la cuisine pour annoncer le prix d'une assiette.

— Je n'ai aucune intention de forcer qui que ce soit à acheter quoi que ce soit.

— Je te crois. Je veux simplement que nous sachions tous les deux où se trouve la limite.

Pendant un instant, j'eus envie de lui répliquer que, dans mon atelier, j'étais la seule à fixer les limites. Au lieu de cela, je rouvris le classeur et notai sa condition dans la marge.

— D'accord. Mais dans ce cas, j'ai moi aussi une condition. Tu ne modifies pas l'esprit de l'événement sans m'en parler. Pas de couvert supplémentaire, pas de produits sponsorisés, pas d'augmentation du nombre d'invités sous prétexte qu'une personne importante veut venir avec des amis.

Wawrzyniec acquiesça.

— C'est juste.

— Et pas de tours de passe-passe de restaurant.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— De la fumée, de l'écume, trois petites feuilles au milieu d'une immense assiette et cinq minutes d'explications pour justifier une portion minuscule.

Il m'observa un instant avant d'éclater franchement de rire.

— Alors tu es bien tombée. Je déteste devoir expliquer aux gens pourquoi ils sont censés avoir faim.

Son rire transforma l'atmosphère. Je remarquai que mes épaules s'étaient détendues. Cela ne signifiait pas que j'avais baissé la garde, mais, pour la première fois, j'envisageai que cette conversation puisse déboucher sur autre chose qu'une bataille pour savoir lequel de nous deux avait raison.

Nous passâmes dans l'espace cuisine de l'atelier. Wawrzyniec demanda deux récipients, un couteau et l'accès au four. Il ne fit aucun commentaire sur l'équipement, même si je savais qu'il était loin de celui d'une cuisine professionnelle. Il vérifia la température du four, examina le plan de travail et me demanda où je rangeais le sel.

— À gauche, dans le placard, répondis-je.

Il ouvrit la bonne porte sans poser d'autres questions.

— Et pourquoi as-tu choisi ce bordeaux ? demanda-t-il en désignant les assiettes.

— Parce qu'il me rappelle l'argile après la première cuisson. Avant que tout soit recouvert d'émail.

— Donc ce n'est pas une référence au vin ?

— Tout ne tourne pas forcément autour de la nourriture.

— C'est vrai.

Sa réponse était si naturelle que je le regardai avec méfiance.

— Tu ne vas pas discuter ?

— Pas sur tous les sujets.

Il travaillait avec efficacité. Il découpait les légumes, les disposait sur une plaque, mélangeait l'huile d'olive avec du sel et des herbes aromatiques. Au bout d'un moment, il me

tendit une cuillère et me demanda de goûter la sauce qu'il venait de préparer.

Elle était trop acide.

Je le lui dis sans détour.

— Je sais, répondit-il. Je voulais voir si tu le remarquerais.

— Tu me mets à l'épreuve ?

— Je vérifie comment tu réagis lorsque quelque chose ne te convient pas.

— Tu aurais pu simplement me poser la question.

— Tu m'aurais répondu que tu étais toujours sincère.

Je lui rendis la cuillère.

— Je commence à comprendre pourquoi tu travailles à ton compte.

— Parce qu'il est difficile de me supporter ?

— Parce qu'aucune personne sensée n'accepterait d'être ton supérieur.

Il me regarda avec une expression approbatrice.

— On me l'a déjà dit plusieurs fois, figure-toi.

Pendant que les légumes cuisaient, nous disposâmes plusieurs couverts à titre d'essai. Wawrzyniec déplaçait les assiettes, vérifiait les distances et étudiait la manière dont la lumière se reflétait sur l'émail. À un moment donné, il retira du plateau l'un de mes plus grands plats de service.

— Celui-ci, gardons-le au centre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il obligera les gens à se passer les aliments.

— Et si quelqu'un n'aime pas partager ?

— Il fera simplement passer le plat à son voisin. C'est déjà une forme de rencontre.

J'observai ses mains. Elles étaient larges, avec une petite cicatrice près du pouce. Ses gestes étaient assurés, mais il manipulait mes créations avec précaution. Avant de reposer le plat, il vérifia qu'aucun grain de sel ne se trouvait dessous et ne risquait de rayer l'émail.

Ce détail me toucha davantage que je ne voulais l'admettre.

— Tu es toujours aussi méticuleux ? demandai-je.

— Non. Seulement quand quelque chose compte.

— Alors ce plat compte ?

Il leva les yeux vers moi.

— Le travail de quelqu'un compte.

Je détournai le regard vers la fenêtre. Dehors, la pluie avait cessé et une étroite bande de lumière apparaissait entre les nuages. Pendant quelques instants, je ne sus quoi répondre. Wawrzyniec ne chercha pas à profiter de mon silence. Il retourna vers le four pour vérifier les légumes.

Dans l'après-midi, nous nous installâmes face à face pour goûter le plat préparé. Les bords du potiron rôti étaient délicatement dorés, et la sauce, corrigée avec un peu de miel, se révéla exactement ce qu'il lui fallait. Sur mon assiette bordeaux, les couleurs paraissaient intenses, mais naturelles.

— Cela pourrait faire une entrée, dis-je.

— Peut-être.

— Tu as encore une objection ?

— J'ai une idée. J'ajouterais quelque chose de croustillant. Mais j'aimerais d'abord savoir ce que tu en penses.

Je pris une autre bouchée.

— Des noix ?

— Trop évident.

— Du sarrasin grillé ?

Il suspendit sa fourchette.

— Voilà exactement pourquoi cela vaut la peine de travailler avec toi.

Je n'étais pas préparée à recevoir un compliment formulé de cette façon. Sans chaleur excessive, sans attendre de gratitude en retour. Il avait simplement reconnu que mon idée était bonne.

Quelques minutes plus tard, son téléphone sonna. J'aperçus le nom « Horyzont » sur l'écran avant qu'il retourne l'appareil.

— Excuse-moi. Il faut que je réponde.

Il sortit. À travers la vitre, je le vis parler sous l'auvent, puis consulter longuement son écran. Lorsqu'il revint, il semblait aussi calme qu'auparavant, mais il glissa son téléphone dans sa poche plus rapidement que tout à l'heure.

— Tout va bien ? demandai-je.

— Une affaire professionnelle. Rien dont tu aies besoin de t'occuper pour le moment.

Je n'insistai pas. Nous ne nous devions rien d'autre qu'une discussion honnête au sujet d'une éventuelle collaboration.

À la fin de notre rencontre, je notai dans mon carnet trois plats possibles et la liste du matériel nécessaire au premier dîner. Wawrzyniec m'indiqua ses estimations du coût des ingrédients, et je lui montrai le budget que je ne voulais pas dépasser.

— Il n'est pas très élevé, reconnus-je.

— Ce sera suffisant si nous restons raisonnables.

— Je ne veux rien faire à moitié.

— Nous n'y sommes pas obligés. Un petit dîner n'est pas une version médiocre d'un grand restaurant.

Je levai les yeux de mon carnet.

— Tu le penses vraiment ?

— Si je voulais ouvrir un grand restaurant, je serais en train de chercher un local. Or je suis ici, avec toi, à discuter de douze assiettes.

Il y avait dans ses paroles quelque chose que je ne parvenais pas encore à identifier. Une aspiration à la simplicité ? Une lassitude vis-à-vis de son ancien travail ? Ou seulement un calcul professionnel ? Je ne le connaissais pas assez pour lui poser la question.

Lorsqu'il rassembla ses affaires, je l'arrêtai près de la porte.

— Wawrzyniec ?

Il se retourna.

— Oui ?

— J'ai envie d'essayer. Avec toi.

Il me regarda un instant sans sourire, comme pour s'assurer qu'il avait bien entendu.

— À quelles conditions ?

— Nous préparerons ensemble le premier dîner. Si nous estimons tous les deux que cela fonctionne, nous discuterons de la suite du programme. Je ne promets rien pour l'instant.

— C'est raisonnable.

— Et je ne te laisserai pas réaménager tout mon atelier.

— Même si je trouve une meilleure place pour la table ?

— Surtout dans ce cas.

Il sourit.

— Alors il faudra que j'apprenne à travailler avec ce que j'ai.

Son regard resta posé sur mon visage un peu plus longtemps que la conversation ne l'exigeait. Il n'avait rien d'insistant. C'était plutôt une curiosité qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Je sentis que j'aurais pu lui répondre de la même façon, mais je n'avais pas encore envie de découvrir où cela nous mènerait.

— À bientôt, Apolonia.

— À bientôt.

Je refermai la porte derrière lui et retournai vers la table.

Sur le plateau étaient restés deux assiettes, deux verres d'eau et une petite coupelle de sarrasin grillé que nous avions eu le temps de préparer pour notre essai. Pour la première fois depuis des mois, mon projet ne m'appartenait plus tout à fait exclusivement.

J'aurais dû en éprouver de l'inquiétude.

À la place, je m'assis sur la chaise au bout de la table et mangeai le dernier morceau de potiron, en me demandant quand j'entendrais de nouveau sa voix.

Chapitre 2 - Le goût de la confiance

Le vendredi matin, je reçus de Wawrzyniec un message contenant la liste des achats nécessaires au premier essai complet du menu. Il n'y avait aucun commentaire superflu ni aucune démonstration de savoir-faire. À côté de chaque produit, il avait indiqué un prix approximatif, puis ajouté à la fin : « Si quelque chose dépasse le budget, nous changerons l'ingrédient, pas la qualité. »

Je relus cette phrase plusieurs fois.

Dans ma vie professionnelle jusque-là, le mot « compromis » avait presque toujours signifié que quelqu'un souhaitait payer moins cher tout en obtenant exactement la même chose. Wawrzyniec semblait le comprendre autrement. Pour lui, il s'agissait de rechercher une solution qui ne nous obligerait pas à faire semblant que les contraintes n'existaient pas.

Je lui répondis que j'acceptais la plupart de ses propositions, mais que nous devions discuter de sa rémunération et du partage des responsabilités pour l'organisation de la soirée.

Il m'appela dix minutes plus tard.

— Nous pouvons nous voir cet après-midi, proposa-t-il. Pas à l'atelier. J'aimerais te montrer l'endroit où je me fournis pour une partie de mes produits.

J'hésitai.

— C'est nécessaire ?

— Non. Mais cela pourrait t'aider à comprendre ma façon de travailler.

— Où ça ?

— Dans une petite ferme près de Świdnica. Les propriétaires tiennent aussi une boutique de produits locaux. Nous pourrions discuter autour d'un café.

Je regardai mon agenda. J'avais prévu d'émailler douze bols et de parler avec mon fournisseur d'argile. Je pouvais cependant reporter une partie de mon travail au soir.

— À seize heures, dis-je. Je viendrai avec ma voiture.

— Très bien. Je t'envoie l'adresse.

Il ne fit aucun commentaire sur ma décision. Ce fut un premier signe discret qu'il comprenait mes limites sans que j'aie besoin de les expliquer.

Avant de partir, j'appelai Marta.

— Wawrzyniec m'a proposé de le retrouver en dehors de l'atelier, lui annonçai-je.

— Je sais.

Je m'immobilisai, un pinceau à la main.

— Comment ça ?

— Parce que ce matin, il m'a demandé si tu étais toujours aussi méfiante envers tous ceux qui veulent t'aider.

— Il a vraiment dit ça ?

— Pas exactement. Mais c'était l'idée.

Je soupirai.

— Marta, je n'ai pas besoin d'une entremetteuse.

— Et je ne joue pas les entremetteuses. Je t'ai trouvé un cuisinier. Si, en plus, il s'avère être un homme intéressant, je ne vais certainement pas m'en plaindre.

— Tu es insupportable.